

À ma demande, l'ambulance s'arrête devant une boîte à lettres, et l'infirmier asiatique poste le pli que je destine à Elena. Au moment où sa silhouette se dessine dans la lumière des phares, la peur me saisit. Je comprends que je vais demeurer seul avec l'étranger en moi-même, cet étranger que je ne comprends pas. Les deux hommes de l'ambulance ne prennent pas mon état au sérieux, sinon ils ne se seraient pas arrêtés sur le chemin de l'hôpital pour poster une lettre. Une sensation de froid m'envahit. Ma poitrine est une cuirasse de plomb, et, dans un grand lointain, l'infirmier me demande quel est mon métier. Au mot métier, je vois une barque jaune dans laquelle un homme au visage impassible descend un fleuve, emporté au gré du courant. Et il me revient que j'ai vu une scène un peu pareille à celle-là dans un film chinois. Un homme et une femme sont surpris en flagrant délit d'adultère. La nuit venue, on les noie dans un grand lac, les membres entravés. Tous les habitants du village se tiennent sur la rive, torches embrasées en main, ils écoutent les cris des deux amants. Si cette image m'apparaît, c'est sans doute à cause des traits orientaux de l'infirmier. À la

lisière de la mort, l'homme qui est à mon côté est donc ce parfait inconnu. Et cet homme ne croit pas à ma mort, j'en ai la conviction. Il me détaille de la tête aux pieds, moi qui suis assis sur la chaise d'évacuation, vêtu d'une robe de chambre, transi. Pourquoi ne roulent-ils pas avec le gyrophare ? Pourquoi faut-il que tout prenne un cours si lent ?

L'infirmier me demande encore : Votre métier ? J'entends, très distante, une voix au timbre ténu lui répondre : Écrivain. Tout à coup, l'espace se rétrécit. Nous sommes à l'étroit dans le véhicule. Il ne subsiste plus, je le sens, qu'un infime intervalle entre le brancard et la chaise où l'infirmier est assis. Je regarde fixement l'aiguille de l'appareil à oxygène. Elle est sur zéro. Par-dessus l'épaule du chauffeur, je vois se dérouler le ruban de la route. Les feux arrière rouges des voitures s'allument, palpitent. La procession des phares. Qui sont tous ces gens, dehors ? Pourquoi roulent-ils dans la nuit ? Je garde les yeux plantés dans les phares, sans comprendre. Puis j'entends un puissant vrombissement, des bruits de moteur, et je saisis que je suis dans une ambulance.

L'infirmier me glisse : Je suis venu en bateau... du Vietnam... des semaines et des semaines... j'ai tout vu... les épidémies... la famine... la mort...

Une fois encore, d'une voix amortie, je dis : Oui, et l'homme hoche la tête.

Je vous donne mon numéro de téléphone, poursuit-il, vous n'aurez qu'à m'appeler...

Je serre le papier entre mes doigts glacés, sans lire le numéro. Je ressens un engourdissement dans la poitrine, des tiraillements dans le bras gauche. Entre

les omoplates, une douleur térébrante qui m'empêche de respirer. Peu à peu, le froid étend son empire sur mon corps. Je ne sens plus mes jambes. C'est à peine si je peux me tenir encore assis sur mon siège. Ne serait-il pas préférable de s'allonger? Mais je n'ai pas la force de me lever pour m'étendre sur la civière. Qu'à cela ne tienne, l'infirmier m'aidera. L'infirmier... Il est venu d'Asie en bateau. Dans une chaloupe. Sur quel fleuve? Quel est le fleuve dont les eaux s'épanchent vers l'Europe? Quel est ce fleuve? Je demanderai à l'infirmier. Oui, je lui poserai la question. Je vois des souliers, des jambes de pantalon. Je m'efforce de relever la tête, n'y parviens pas. J'essaie de parler, en pure perte. Ce sont les souliers de l'infirmier. Demande-lui sur quel fleuve il a navigué.

Le bruit du moteur enfle, devient toujours plus assourdissant, je prends mes aises dans ce moteur. Je suis à bord de la voiture d'Elena, nous sillonnons le golfe de Noto, Elena rit aux éclats. Les palmiers dans le vent. C'est au mois de décembre, la côte est déserte en cette saison. Pourquoi n'irions-nous pas boire un café au bar d'Emilio? Elena, ton rire carillonnant. Je sens ta main sur mon genou. N'oublie pas de téléphoner à Alfio. Non, n'oublie pas. Il attend ton appel. Une averse s'est abattue voilà une heure, cependant la route est déjà sèche. Nous pourrions pousser jusqu'à Fonte Ciane. Écoute, là-bas, dans les ramures des caroubiers, les oiseaux mènent grand tapage. As-tu reçu ma lettre? En feras-tu lecture à Marc? Ah, j'oubliais : elle est encore en chemin. Je ne saurais plus te dire quand je l'ai postée. Te souviens-tu du barman de Catane? Mais oui, tu t'en souviens, il t'arrive encore

d'aller parfois là-bas. Quelle est donc cette sirène? C'est une sirène d'ambulance. Mais vos ambulances ont un tout autre signal. Non, je connais cette sirène d'avant. Je la connais depuis ma prime enfance. Elle est si bruyante. Et elle ne s'efface pas. L'homme est venu d'Asie en bateau, Elena, rends-toi compte, en bateau! Prends ma main, Elena, vite, prends ma main. J'ai si froid. Pourquoi ne me laisse-t-on pas m'allonger? Si froid. Quelqu'un ne peut-il pas fermer la fenêtre? Arriverons-nous à destination? Arriverons-nous jamais à destination?

La salle de soins. Murs nus, sans apprêt. Je suis étendu sous un écran, dans le dos le disque de métal froid du défibrillateur. Penché sur moi, le visage d'un blanc laiteux du médecin-chef. Il est flanqué de son assistant. À l'arrière-plan, un infirmier. La jeune et jolie doctoresse qui me tient la main a un je ne sais quoi de Jeanne d'Arc. Je décide de m'éprendre d'elle pour contrer la mort. Ils vont m'introduire une sonde dans le cœur, via le bras gauche. À l'instant où ils atteignent la valve du ventricule droit, j'ai l'impression qu'on me comprime de l'intérieur la pomme d'Adam. Respirer n'est plus un mouvement naturel. Tandis que le médecin assistant accélère ma fréquence cardiaque au moyen de la sonde, et provoque artificiellement des extrasystoles, des troubles du rythme, le médecin-chef lâche avec un débit monocorde : Doucement, doucement... Et : C'est indolore, allons, du calme ! L'interne, d'une voix claironnante et fébrile, annonce des chiffres au médecin-chef, un peu comme un mécanicien navigant fait un rapport à son commandant de bord, en plein vol, quand surviennent des turbulences. Le médecin-chef acquiesce, et l'interne

augmente encore ma fréquence cardiaque. Les extrasystoles induites se produisent désormais à intervalles si rapprochés, elles sont si violentes que j'éprouve la sensation de suffoquer. Respirez! me lance l'infirmier, depuis le fond de la pièce, respirez! puis il s'avance d'un pas. Jeanne d'Arc me tient la main, ses grands yeux sont rivés sur moi. Le moteur de l'appareil de cardioversion hausse encore mon rythme cardiaque, et les secousses des extrasystoles me coupent la respiration. Je bredouille : Arrêtez! mais le médecin-chef reprend son antienne d'un ton lénifiant : Doucement, tout est normal, doucement, nous avons la situation bien en main, du calme... Mon cœur, juché à des hauteurs vertigineuses. Je suis sur le point de succomber au mal des sommets. Autour de moi, tout est jaune. J'entends, très loin, à des abîmes sous mes pieds, une voix s'exclamer : Fibrillation ventriculaire! Puis la liaison radio s'interrompt. En une fraction de seconde – non, le temps n'a pas cours ici, il n'est plus qu'un morne étirement –, je m'enfonce dans les boues jaunâtres d'un marécage immense. Voici que montent lentement vers moi, surgis de mille cauchemars, des crânes lisses et nus, et des voix se déploient, sépulcrales, teintées de nuit. Je divague, comme sous l'emprise de stupéfiants, à ceci près que la drogue, cette fois, a pour nom la mort. Dans cet écoulement visqueux, je cherche un appui, mais les boues d'un jaune terne m'étouffent, elles me bâillonnent. Dire Je n'est plus qu'une licence. Je prends congé de moi-même, je ne suis plus des vôtres. Il flotte dans la pièce une odeur de chairs calcinées, et j'entends dans le lointain des cris d'épouvante. Les cris se rapprochent. D'une détente

soudaine, je suis propulsé vers les hauteurs, dans une lumière aveuglante. Les hurlements bourdonnent dans mes oreilles, s'échappent de mes poumons, ils sont moi, rien d'autre que moi. Le cri, le ballot de chair, mon cœur. Jeanne d'Arc serre fermement ma main, des larmes roulent sur mes joues.

Le médecin-chef hoche la tête, des bras poussent le chariot, on me reconduit dans ma chambre. Je suis en vie, si l'on peut dire, fracturé comme une huître qu'on s'apprête à gober. Je plane, exilé loin de vous, aux confins de la galaxie de la mort, et suis trop faible pour m'étonner de ce prodige. Quand mes paupières se ferment, je pense : Elena.

En rêve, je vois une carapace d'écailles vertes posée sur le sol. Elle présente des creux et des bosses, et chaque renflement est coiffé d'une sorte de petit chapeau comme en utilisent les joueurs de bonneteau dans leurs tours. Quand je soulève l'un des petits chapeaux, tout est instantanément placé sous son signe. J'évolue un temps au sein de cet ordre, jusqu'au moment où je soulève un autre petit chapeau, et suis assujetti à des lois nouvelles. Ces univers successifs n'ont pas le goût de la vie, ils n'ont aucun goût du tout. Je me demande, en songe, si la vie est faite de plastique, et cette question me jette dans un grand désarroi. Arrête de réfléchir! Telle est l'injonction que je m'adresse à moi-même. Je décide de rêver d'autre chose. Voici que je me balance, encore, au bout de cordes sans fin, au-dessus d'un précipice, lorsque quelque chose m'effleure la main. Ce n'est pas un rêve, me murmure une voix intérieure, quelqu'un te caresse la main. Rouvrir les yeux!